

**Roland
Barthes :
continuités**

Présenté par
Jean-Pierre Bertrand
Cerisy 2016

Christian Bourgois éditeur ◊



Cet ouvrage est publié avec l'aide du Conseil sectoriel de la Recherche en Sciences humaines de l'Université de Liège.

Le présent volume rassemble les actes du colloque *Roland Barthes: continuités, déplacements, recentrements* qui a été organisé du 12 au 19 juillet 2016 à Cerisy-la-Salle sous la direction de Jean-Pierre Bertrand et Valérie Stiénon, entourés d'un comité scientifique composé de Laurent Demoulin, Françoise Gaillard, Fanny Lorent, Francesca Mambelli, Magali Nachtergaele, Tiphaine Samoyault.

Chaque article, outre sa propre bibliographie, renvoie à l'édition des *Œuvres complètes* de Roland Barthes établie par Éric Marty (5 vol., Paris, Éd. du Seuil, 2002) à l'aide de l'abréviation OC (OC, I-V, p. x).



Centre culturel
international de Cerisy

© Christian Bourgois éditeur, 2017
ISBN 978 2267 03048 8





Sommaire

Jean-Pierre BERTRAND : Présentation. À propos d'« influence »	11
--	----

*

Savoirs

Sémir BADIR : Barthes et les disciplines	27
Hessam NOGHREHCHI : La Question du discours de l'Histoire	47
Francesca MAMBELLI : Un engagement rhétorique.....	67
Leyla PERRONE-MOISÉS : Passage d'objets sensuels dans le discours de l'histoire. Gilberto Freyre lu par Roland Barthes	91
Charles COUSTILLE : Enseigner « hors pouvoir ».....	107
Mathieu MESSAGER : Barthes et la méthode.....	129





Thomas PAVEL :	
Roland Barthes, <i>Sur Racine</i>	147
Adrien CHASSAIN :	
« Si l'on avait à délibérer toujours et de tout... »	
Portrait de l'essayiste en homme du <i>Que faire?</i>	165

Écritures

Claudia AMIGO PINO :	
Genèse d'une critique poétique. Les grands projets de Roland Barthes dans les séminaires de l'EHESS.....	189
Vincent JOUVE :	
Comment ne pas être bête? – Roland Barthes et la question de la distance	207
Andy STAFFORD :	
Roland Barthes, dialecticien? En dernière instance?	221
Valérie STIÉNON :	
Roland Barthes et les écritures de la chronique	247
Cécile RAULET :	
Considérer ce qui revient.....	273
Laura BRANDINI :	
Barthes et la corrosion de l'écriture académique brésilienne.....	297

Images

Jacqueline GUITTARD :	
Une phautobiographie conceptuelle de Roland Barthes..	319





Daniel GROJNOWSKI: Roland Barthes et la Photographie: un parcours erratique?.....	341
Maria Giulia DONDERO: Barthes entre sémiologie et sémiotique: le cas de la photographie.....	363
Benoît PEETERS: Roland Barthes, livres d'images	393
Magali NACHTERGAEL: Barthes à l'aune des Queer & Visual Studies	417

Romans

Jacques NEEFS: La question du roman	439
Fanny LORENT: De Cerisy-la-Salle à Rio de Janeiro. Barthes, Robbe-Grillet et la question du roman	457
Davide MESSINA: Barthes avec Pasolini, la recherche du Relatif.....	477
Laurent DEMOULIN: Barthes avant Guibert.....	505
Tonia RAUS: La partie du tout: <i>Roland Barthes par Roland Barthes I</i> <i>W ou le souvenir d'enfance</i> de Georges Perec.....	527





Sensibilités

Marie GIL :

La musique comme texte, la musique comme perte..... 549

Anne HERSCHBERG PIERROT :

L'écriture des *Carnets du voyage en Chine*..... 579

Patrizia LOMBARDO :

Barthes et l'affectivité 607

Pierre SAINT-AMAND :

Érotisme et euphorie du Neutre 629

Françoise GAILLARD :

Autoportrait en Roland Barthes..... 651

*





Barthes et les disciplines
Sémir Badir
FNRS – Université de Liège

En marge:
corrections
d'épreuves
non
reportées
sur le texte
publié

À propos de l'essai que Philippe Roger a intitulé « Roland Barthes, roman », Michel Charles avait fait ce commentaire: « Un “Barthes écrivain”, c'est un peu un Barthes classé dans les inclassables » (Charles, 1981, p. 372), et poursuivait en en tirant une leçon relative à l'organisation disciplinaire des savoirs: « Si j'écris que Barthes est un écrivain, je procède à une opération essentielle, car je dis que Barthes n'est pas là où l'on croit (disons dans le champ de la sémiologie) » (*ibid.*).

La petite enquête à laquelle on invite le lecteur consiste à regarder comment Barthes s'est lui-même rangé parmi les disciplines de savoir – ou s'en est exclu. Plutôt que de procéder discipline par discipline (les études littéraires, la sociologie, la sémiologie, etc.), on a tâché de présenter une synthèse générale. Celle-ci se module selon la chronologie des textes sans toutefois produire de périodes étanches. La première période serait celle de la « sagesse » – comme on dit des enfants qu'ils sont sages – ou de l'innocence. Les deux suivantes se superposent bien qu'il y ait moyen de les distinguer: l'une forme une





réponse critique à la question posée, l'autre avance une proposition originale relative à l'organisation des savoirs. Seule cette dernière proposition rend caractéristique le rapport de Barthes aux disciplines mais elle s'entendra mieux, m'a-t-il semblé, si elle est articulée aux deux premières.

Pour autant, on ne saura conclure qu'il y a chez Barthes une pensée de la notion de discipline. Il y a eu plutôt une réflexion appliquée au cas de la littérature et de la sémiologie, et c'est cette réflexion qui donne aujourd'hui à penser.

Inscriptions disciplinaires

La première attitude, a-t-on annoncé, est celle qui cherche à se plier sagement, parfois même avec un enthousiasme naïf, aux disciplines. Elle autorise la présentation que donne de Barthes Marie Gil : « Roland Barthes (1915-1980) fut tout à la fois critique littéraire, linguiste, sociologue, écrivain, philosophe »*. *Tout à la fois* et même *tour à tour*, puisque l'on pourrait trouver dans l'œuvre de Barthes des attestations pour chacune de ces étiquettes**. L'inscription disciplinaire, pour volontaire qu'elle fût, ne s'en trouve pas moins marquée par des stratégies d'approche

* Présentation de « Barthes, en sortant du cinéma ».

** Pour « philosophe », il faudrait peut-être un peu tricher, en disant que « structuraliste » est une option philosophique dans la mesure où cette étiquette transcende le découpage des disciplines au sein des sciences humaines.





qui valent la peine d'être repérées. La présentation se réglera sur la mise en place de ces stratégies, en en distinguant deux : la conversion et la programmation épistémologique.

La conversion se met en place la première – je la trouve déjà dans une lettre à Philippe Rebeyrol datée de 1950. Barthes a longtemps cherché à faire une thèse de doctorat, quoique les obstacles à sa réalisation aient été finalement les plus forts : obstacles de la vie pratique (perturbation de scolarité en raison des cures prolongées en sanatorium, enseignements et examens compromis par la guerre, précarités des premiers emplois, avec des éloignements durables, d'abord à Bucarest, ensuite à Alexandrie – c'est d'ailleurs d'Alexandrie que fut envoyée la lettre à Rebeyrol) et obstacles de la vie intellectuelle (doutes personnels et, précisément, des difficultés à inscrire le travail dans une discipline). La conversion dont il est question dans l'extrait suivant concerne bien le projet de thèse mais a pour initiateur quelqu'un d'autre que Barthes :

Un jeune Lituanien, professeur ici, Greimas, qui a un doctorat, insiste pour que je convertisse – sans mal, dit-il – ma thèse en travail lexicologique à l'abri duquel je pourrais faire toutes les recherches que je voudrais, mais qui m'assurerait au moins rapidement une chaire en France, les disciplines philologiques manquant considérablement de candidats (*Album*, p. 95).

C'est le sens premier de la conversion, celui d'un changement de présentation de contenus, qu'impose





l'encadrement syntaxique, quoiqu'on puisse soupçonner que la conversion d'une thèse sur Michelet en « travail lexicologique » demanderait plus de soins, ou plus d'inventivité, plus de compromis et d'abandons peut-être aussi, qu'une conversion de devises (d'où l'importance du « sans mal » rassérénant).

Un mot au sujet de cette thèse sur Michelet que l'*Album* éclaire autrement que ne le fait, *a posteriori*, le livre publié sur Michelet en 1954. Le projet de la thèse remonte au printemps 1945, au sanatorium de Leysin, soit tout de même cinq ans avant le projet de sa « conversion » en travail lexicologique. Il fait suite au mémoire réalisé sous la direction de l'helléniste Paul Mazon sur la tragédie grecque et se donne pour un second jalon préparant à un projet grandiose, celui d'

une histoire de l'art littéraire par la surface – c'est-à-dire par le plus profond, saisie dans des prélèvements, des coupes faites sur les épisodes les plus purs de ce drame permanent du mot : la lyrique grecque, la sophistique, la scolastique, la préciosité, la rhétorique classique, l'illusion romantique ([...]), et enfin le symbolisme et sa suite, les plus purs exemples de cette tentation : Valéry ou Michaux et en général les contemporains (« Lettre de Rebeyrol » [1945], in *Album*, p. 47).

à

Dessein immense, inouï, où trouvent déjà à s'articuler les trois premiers livres parus : *Le Degré zéro de l'écriture*, pour l'histoire littéraire, *Michelet*, mais aussi les *Mythologies*, pour « la valeur mythologique du mot » (*ibid.*) par laquelle il se serait agi de faire cette histoire de l'art littéraire.



La thèse sur Michelet peut sans doute être qualifiée de « littéraire » par son objet et selon l'horizon où elle prendrait pour Barthes sa valeur, à savoir une histoire de l'art littéraire. Mais cet « art littéraire » doit être dissocié de la littérature comme elle était enseignée alors, puisqu'il inclut la sophistique classique et la scolastique médiévale, c'est-à-dire des œuvres lues et commentées par les agrégés de philosophie plutôt que par les agrégés de lettres. Barthes commente d'ailleurs, à la suite du passage précédemment cité : « Voilà le plan que je voudrais creuser ; j'y suis très mal préparé par mes défauts ; [...] incompétence philosophique dans une époque où l'on ne peut faire de littérature si l'on n'est pas agrégé de philosophie » (*ibid.*). On ne doit pas oublier que la figure tutélaire de cette génération, Jean-Paul Sartre, est un philosophe qui écrit aussi des romans et des essais sur la littérature. Quant à l'objet de la thèse, Michelet et son œuvre, son caractère littéraire n'est pas non plus assuré, car Michelet est *aussi* historien. Ainsi, il y a double statut du projet d'ensemble, à la fois philosophique et littéraire ; et double statut de l'objet de thèse, à la fois écrivain romantique et historien.

Ces statuts ambivalents suscitent de la part du jeune Barthes, dans une lettre adressée le 20 septembre 1945 à Georges Canetti, cette réflexion annonciatrice de toute une manière d'être : « Michelet, historien romantique, n'est de toute évidence ni historien ni romantique, et j'ajouterai : à peine français. Cette erreur d'étiquette est déjà un excellent point de départ, etc. La grande question qui me tracasse actuellement est celle-ci : est-il (c'est-à-dire : son



étude est-elle) moderne?» (*ibid.*, p. 72). Éloquent, cet « etc. » faisant office de lien entre l'argument intellectuel et la préoccupation existentielle: il pallie une série d'arguments à prévoir, aussi inaperçus et improbables soient-ils, pour aboutir à l'intérêt du travail pour soi. Une vie d'écriture et de recherche n'a pas suffi à combler la démonstration du salut qu'un sujet peut attendre du savoir, mais elle en a entretenu le désir et l'a rêvée continûment.

On comprend alors que la conversion de la thèse sur Michelet en travail lexicologique n'est pas, en tout cas pas seulement, ni principalement, une conversion de méthodes, avec les termes qui leur sont propres, distribuées sur deux traditions disciplinaires, la littéraire et la linguistique, mais qu'elle consiste en une véritable transmutation d'une matière riche, vivante, nourrie de désirs et d'imaginaire, en un bloc apparemment délimité et imperméable. Quelle ironie, comprend-on aussi, sans doute gagnée de tristesse mais tout de même amusée, se dégage de ce « sans mal, dit-il », le « il » renvoyant à un étranger, un barbare de Lituanie abolissant le Monde sans effort – l'envoyé du Destin!

Une telle transmutation est celle qui se dépose dans l'acception religieuse de la conversion. C'est bien à une sorte de religion que Barthes s'évangélise avec Greimas, prêtre d'un ordre nouveau mais assermenté (il a un doctorat, lui!), dans le but de protéger son travail, non seulement des problèmes de la vie pratique (la nécessité de trouver un poste) mais également des défauts et impuissances de sa formation intellectuelle. La phrase que Barthes ajoute à la suite



du premier extrait cité en apporte la confirmation : « Ce serait, plus profondément, trouver enfin un cadre de recherches positives, une façon non hypothétique de faire de la sociologie par le langage » (*ibid.*, p. 95). La qualification des recherches comme *positives*, que Barthes, bien plus tard, opposera à l'approche *critique*, je l'entends comme une façon de décharger le sujet de ses valeurs. Dans une discipline, ainsi que la définit Michel Foucault (1969, p. 233-234), le sujet se trouve objectivement situé; sa subjectivité y est sauvegardée et mise à couvert par la Règle organisant la communauté et le travail, comme il en est pour ceux qui sont entrés en religion.

Dans un article quasi contemporain, paru dans *Esprit* en novembre 1951 (OC, I, p. 135-137), Barthes s'inquiète justement d'un rapprochement entre discipline de savoir et religion. Il le rejette, naturellement, récusant l'imposture de l'objectivité rhétorique dont Roger Caillois – puisque c'est lui qui est visé dans cet article – a usé dans sa *Description du marxisme* pour assimiler le marxisme à l'Église chrétienne. Ce qui m'intéresse dans ce texte, c'est la manière dont Barthes a rendu compte de la possibilité de ce rapprochement. D'abord, il reconnaît au marxisme et à la chrétienté trois formes communes : la hiérarchie, le dogmatisme et l'inaffabilité. Si les deux premières caractéristiques sont régulièrement évoquées par les épistémologues dans la définition d'une discipline*

* Le caractère hiérarchique peut renvoyer aux préoccupations de classification des savoirs parmi les disciplines et à l'intérieur d'elles; le dogmatisme, au fonds de connaissance

la troisième peut surprendre. Infaillible, une discipline? Tant qu'on ne confond pas la discipline avec la connaissance qu'elle accueille, la suggestion est soutenable. Elle éclairerait en tout cas la qualification de « non hypothétique » associée aux recherches « positives » : ce n'est pas la recherche qui est non hypothétique mais la manière de la conduire ; le cadre disciplinaire ne trompe pas, il assure à la recherche, y compris à ses doutes, ses errements, la certitude de sa valeur. Ensuite, Barthes historicise la possibilité du rapprochement. Il la rapporte à l'analogie qui est, pour lui, « la méthode scientifique par excellence » au XIX^e siècle (*ibid.*, p. 135), précisément celle que met en œuvre l'histoire michelettiste. Il y ajoute encore une condition historique qui la relativise, c'est-à-dire qui rend ce rapprochement légitime ici et le dénonce là. Pourquoi alors, et c'est le troisième point, le rapprochement analogique qui ferait du marxisme une église est-il dénonçable? C'est qu'il s'en tient à « une similitude de surfaces, d'effets partiels, d'épiphénomènes spectaculaires, mais restreints » (*ibid.*, p. 137).

Or il y a une similitude frappante entre la démarche de Caillois et le grand projet de Barthes, celui d'une histoire « par la surface », la description d'une « constante de l'Histoire », laquelle étant ainsi « l'objet d'une sociologie des Formes » (*ibid.*, p. 135). C'est bien à une « sociologie du marxisme » que Caillois s'est essayé, mais *prématurée* (*ibid.*, p. 125) ; et, si elle arrive trop tôt, c'est sans doute que « le

institué et partagé sur lequel prend appui la recherche. Voir par exemple Lakatos (1978).



“débat” marxiste lui-même n’est pas épuisé par l’Histoire» (*ibid.*) mais aussi parce que son auteur n’était pas bien préparé à la conduire. Barthes est, quant à lui, autrement informé du besoin qu’il y a, pour élaborer une «sociologie par le langage», de s’abriter sous une discipline – par exemple celle que lui propose Greimas : la linguistique.

Que le lecteur m’excuse de l’avoir entraîné si longuement dans le commentaire de textes de jeunesse mais il m’a paru utile de regarder dans quelles circonstances se sont enchaînées, pour Barthes, en son parcours intellectuel personnel, des disciplines qui nous paraissent aujourd’hui aussi distinctes que les études littéraires, l’histoire, la linguistique et la sociologie, sans même compter le marxisme, dont beaucoup contesteraient *a posteriori* qu’il est et a jamais été une discipline de savoir mais dont l’articulation au structuralisme, quant à lui indispensable et plus facile à inclure, éclaire la réflexion épistémologique à faire*.

Pour conclure sur la conversion, disons que le sens religieux n’est pas complètement incongru pour décrire le rapport que le jeune Barthes a entretenu aux disciplines. Celles-ci offrent des abris sûrs et ont permis de résoudre un problème qui s’est présenté à lui tant sur un plan intellectuel que pratique. En cela elles sont promesses d’avenir mais à condition d’un changement radical de perspective : la valeur du travail intellectuel, et du projet même qu’il mobilise,

* Sur cette articulation, on se reportera utilement à Angermüller (2013).





demande à être *déléguée* pour être mieux fondée. C'est aussi le sens qu'on peut attribuer au concept d'écriture comme Barthes l'a défendu contre celui de style dans son premier livre: la valeur du travail de l'écrivain est d'autant plus assurée si elle est l'expression d'une cause esthétique commune; l'écriture est cette valeur renforcée, agissant par délégation et constitutive dans l'Histoire – c'est-à-dire, pour chaque écrivain, dans sa Modernité – de la vérité de son œuvre. Dans un texte publié dans l'*Album*, intitulé « L'Avenir de la rhétorique », qu'Éric Marty date du printemps 1946 et qui, sur bien des points, préfigure le *Degré zéro*, Barthes préconise comme instrument d'une « critique rhétorique » la méthode statistique; et il ajoute:

Il faudrait ici dépasser le préjugé tenace selon quoi la critique littéraire est l'activité individuelle par excellence; dans cette opération para-scientifique que doit être la critique, le travail collectif s'imposera; ce sera accepter une forme de recherche tout à fait contraire à ce qu'il y a de plus tabou dans l'activité de l'intellectuel: la solitude de l'effort, l'organisation individuelle du travail, la gloire impartagée du résultat (*Album*, p. 145).

Je souligne juste ce mot: *tabou*. Ce qui est sacré est appelé à être déposé pour se transcender dans la conversion disciplinaire.

La seconde stratégie discursive attestant un désir d'inscription disciplinaire est plus attendue et appelle moins d'explications. Je la nomme *programmation*



épistémologique. Elle consiste en effet à appeler, situer et justifier un programme de recherche pour une collectivité de chercheurs contemporaine de la rédaction de ce programme. Plusieurs titres d'articles parus entre 1955 et 1961 expriment directement ce geste de discours : « Pour une histoire de l'enfance » (OC, I, p. 548-554), « Pour une sociologie du vêtement » (*ibid.*, p. 1019-1022), « Pour une psychosociologie de l'alimentation contemporaine » (*ibid.*, p. 1104-1115).

Se développe ainsi une activité épistémologique portant sur les conditions théoriques et historiques du savoir. Programmer des recherches consiste d'abord à leur aménager une place, à expliciter ce qu'il est possible de faire – ainsi, par exemple, quand Barthes tire d'une « remarque incidente » de Troubetskoï (*ibid.*, p. 955) la possibilité d'analyser le vêtement comme un langage. Cela consiste ensuite à les situer, c'est-à-dire à les distinguer, les attribuer, les énumérer, les catégoriser... toute une activité gnoséologique que Barthes déploie librement, bien au-delà des domaines qu'il a pu étudier, avec une sorte d'enthousiasme gourmand. Exemple simple et concis : « Bref, l'image relève-t-elle d'une psychophysiologie ou d'une sociologie ? Et si elle relève des deux, selon quelle dialectique ? » (OC, I, p. 1140). Enfin, la programmation épistémologique s'attache à justifier les recherches, et l'on voit Barthes retrouver ici l'imaginaire du grand projet de jeunesse, celui d'une justification par l'histoire, par une logique immanente à l'histoire. « Il y a aujourd'hui », écrit-il en 1964 dans le n° 4 de *Communication* consacré



aux « Recherches sémiologiques », « une sollicitation sémiologique, issue, non de la fantaisie de quelques chercheurs, mais de l'histoire même du monde moderne » (OC, II, p. 567). En dépit de l'allusion à une communauté de chercheurs, l'intrépidité du geste est toute personnelle, surtout si l'on songe que celui qui s'y adonne est loin d'occuper parmi cette communauté une position institutionnellement assise – il n'a même pas le doctorat ! Ce serait, au contraire, par un esprit frondeur et libertaire, sans attache disciplinaire comme celle-ci découle ordinairement de la formation universitaire, que le structuralisme se donne à lire, sous la plume de Barthes, comme un ample mouvement de réformes épistémologiques.

La programmation épistémologique tempère, en la modulant d'une façon tout à fait particulière, la conversion au structuralisme. Abandonnant, comme il a accepté de le faire, le projet humaniste sublime de ses années de formation, Barthes entend plonger dans l'Inconnu pour y trouver de nouvelles choses : de nouveaux objets à étudier, de nouvelles disciplines pour le faire, et, pourquoi pas, une organisation des savoirs réformée afin que ces objets, ces disciplines ainsi que... lui-même y trouvent leur place. De telles stratégies discursives n'en demeurent pas moins « sages » à mes yeux dans la mesure où elles portent la promesse d'une solution pour le positionnement d'une œuvre, qui n'a pas encore reçu sa consécration publique, dans un cadre disciplinaire, aussi vague soit-il. Ce sont proprement des formes de discours *disciplinées*, quand même elles trahissent la vigueur





passionnelle de leur énonciateur, lequel est aussi, somme toute, leur véritable destinataire.

Science et littérature

La difficulté de la conversion aura toutefois été si massive, si opaque, qu'elle va obliger Barthes à produire un retour critique sur ses velléités de discipline après l'épisode – extrêmement éprouvant pour lui – des recherches doctorales sur la sémiologie du vêtement.

La réponse critique que Barthes a adressée aux disciplines peut se lire dans l'article paru en 1967 dans le *Times Literary Supplement* sous le titre « Science versus littérature »; en anglais, donc, loin de son public de prédilection, comme si le message qu'elle porte pouvait fâcher ou que la sortie qu'elle constitue ne devait pas être définitive ni risquer d'être prise pour telle. De fait, dans les textes ultérieurs, cette réponse ne se fera plus jamais entendre aussi nettement. Elle sera recouverte, d'une manière ou d'une autre, par la troisième réponse, celle d'une proposition originale touchant à la disciplinarisation du savoir, comme on peut voir une de ses premières formulations dans le texte paru un an plus tard, celui-là en français, dans une revue lue par toute la communauté concernée (la revue *Langages*), sous le titre « Linguistique et littérature ». Et, au lieu de *versus*: le lien sera donc rétabli. La version originale française du texte du *Times Literary Supplement* sera publiée en 1984. Son titre marque nettement un parcours: « De la science à la littérature », parcours qui est, de toute évidence, à





rebours de celui effectué lors de la conversion disciplinaire. L'impulsion critique, chez Barthes, répond presque toujours à une motion intime.

Quoique l'article de 1967 ne parle que de science, la critique qu'il contient vise uniquement la constitution disciplinaire du savoir, comme les épistémologues et sociologues en décrivent aujourd'hui les caractéristiques (cf. par exemple Affergan & Valade, 2006). Il se conclut, non sur une note heureuse pariant sur l'avenir, comme c'était le cas des textes « scientifiques », mais sur une synthèse critique :

Face à cette vérité entière de l'écriture, les « sciences humaines », constituées tardivement dans le sillage du positivisme bourgeois, apparaissent comme les alibis techniques que notre société se donne pour maintenir en elle la fiction d'une vérité théologique, superbement – abusivement – dédagée du langage (OC, II, p. 1270).

Alors que l'appellation « sciences humaines » apparaît dans ce texte ici pour la première fois, Barthes mobilise, pour les déprécier, les connotations inhérentes à leur constitution à la mesure d'une mythologie : politique (*bourgeois*), religieuse (*théologique*), esthétique (*fiction*), axiologique (*alibi, abusivement*), historique (*tardivement*). Qu'est-ce donc qui a valu aux sciences humaines une critique aussi acerbe ? Eh bien, il faut croire que leur disciplinarisation s'est faite sur le dos de la littérature ; une littérature entendue dans une acception large, accueillant l'écriture essayiste, notamment l'écriture philosophique, ainsi





que la critique littéraire, pourvu que cette dernière ait quelque ambition, comme certainement c'est le cas du « structuralisme littéraire », étiquette sous laquelle Barthes présente – l'allusion est transparente – son propre travail. Revenir à la littérature, c'est revenir à une science du langage qui ne soit pas disciplinée, qui n'éloigne pas, en le dénaturant, le langage.

La sémiologie

Nous arrivons au troisième acte, celui dans lequel Barthes se tire d'embarras, à la fois à titre personnel et en termes d'hypothèse théorique pouvant intéresser la réflexion épistémologique. Notre pièce a pour origine la tragi-comédie, sans doute, car l'action n'est pas noble, ni l'objet doté de tant de valeur. Mais les caractères sont beaux.

Repartons de l'article dans lequel s'est formulée la réponse critique. Pour le structuralisme la réponse n'est pas simple. Elle « n'exclut pas un certain embarras, voire un certain déchirement », écrit Barthes, « selon qu'il se veut science ou écriture » (*ibid.*, p. 1265). Faudra-t-il choisir ? La troisième réponse n'est ni disciplinaire ni strictement critique mais dialectique. Elle est exprimée dans « Linguistique et littérature » : la linguistique et la littérature, en tant que disciplines (cette fois le terme est utilisé par Barthes), doivent « se vaincre » (OC, III, p. 53). Il en résulte un déplacement qui se nomme *écriture* (*ibid.*, p. 59).

Sur le plan personnel, une telle réponse parachève un parcours de la volonté : le moi barthésien a dû en





effet « se vaincre » pour convertir l'imaginaire grandiose d'une culture ressaisie à la façon dont Michelet avait entièrement saisi dans son esprit l'histoire de la France; mais, en retour, le surmoi structuraliste doit à présent plier devant la subversion que lui offre le langage: « Le texte périmerà la linguistique, comme la linguistique est en train de périmer l'œuvre » (*ibid.*).

Sur le plan épistémologique, l'avènement de l'écriture suppose une autre vision de l'horizon historique. La littérature a été remise en cause, non dans une histoire définitivement fixée, mais dans son être historique même, par des textes réputés illisibles, ceux de Lautréamont et de Roussel, d'abord, de sorte que « la lisibilité de l'œuvre littéraire est devenue – ou est en train de devenir – une catégorie, sans doute très vaste, majoritaire, mais théoriquement relative, historique, contestable, de la production écrite » (*ibid.*, p. 58).

Soulignons l'incise: *ou est en train de devenir*. L'histoire n'est rien d'autre que son écriture, la redéfinition incessante des valeurs, c'est-à-dire leur *contestation*, car cette écriture ne se fait pas sans sujets animés par des conflits personnels ni sans enjeux sociaux. C'est encore ce que Barthes explique, sous un autre angle, dans la préface à l'ouvrage de François Flahault, parue dix ans après, en 1978. Il y aurait trois linguistiques: la première est celle du message, considéré pour lui-même; c'est l'équivalent de l'histoire factuelle: deux sciences qui mettent leur objet à distance, dans l'illusion la plus réaliste qui soit. La deuxième linguistique est celle du contexte, équivalant à l'histoire sociale; ces sciences-là accueillent





le pluriel des choses mais continuent à supposer qu'elles peuvent mettre ce pluriel sous la coupe d'un discours supérieur qui s'en exempterait. La troisième linguistique est une *lexologie*, c'est-à-dire une science de l'énonciation : une linguistique qui ne se distingue plus de son objet, une *science du sujet*. Je trouve remarquable que trente ans plus tard, Barthes reproduise le rêve d'un savoir qui se tienne à la surface des choses :

Le XIX^e siècle nous a légué une science des « profondeurs » (de l'âme, de la société), dont l'inflorescence, jusqu'à nos jours, a été magnifique. Il n'empêche que dans le langage quelque chose résiste, au point d'être irréductible à toute science des déterminations : la surface. Il s'en passe, des choses, à la surface du langage, et qui ne tirent pas forcément leur consistance de ce qu'il y a « au fond », « par en dessous » ! *Racines en l'air* : telle pourrait être la métaphore qui convient au langage étudié par Flahault (OC, V, p. 489).

Quelles répercussions cela a-t-il sur les disciplines ? Celles-ci trouvent leur institution déliée de toute fondation, même historique. Les disciplines ne sont pas dans l'histoire, et il ne saurait y avoir d'histoire des disciplines. Les disciplines *font* l'histoire, et pas seulement la leur. Cela est tellement évident pour Barthes qu'il n'a en rien changé son jugement sur l'interdisciplinarité, de 1964 à 1978 (voir OC, II, p. 570 ; III, p. 58 ; IV, p. 171 ; V, p. 488) : l'interdisciplinarité est un mythe qui laisse accroire que l'on pourrait rendre « dynamiques » des disciplines que



l'on a préalablement fixées sur un territoire d'objets et naturalisées en domaines institués. La seule dynamique possible selon Barthes est celle du déplacement, non celles de l'interaction ou de la fédération.

Il y a, pour le savant, une multiplicité de moyens – tous ceux de la rhétorique, au moins – pour opérer le déplacement disciplinaire par l'écriture. L'un des plus simples et des plus visibles est celui de l'étiquetage. Le mouvement de l'écriture, Barthes le confie en 1968, dans un même texte, à la « sémiotique littéraire » et à la « sémiologie du discours » (OC, III, p. 55 et 57), en 1970 à la « sémio-critique » (*ibid.*, p. 618), en 1973, contre la sémiologie, science positive, à « l'analyse textuelle », science critique (OC, IV, p. 456), quoique en 1974 ce soit bien « la Sémiologie seule » à qui il appartient « de mettre en **cours** son propre discours » (*ibid.*, p. 522).

cause
p. 525

La programmation épistémologique, la classification, la création terminologique sont également des actes d'écriture qui apportent une nouvelle perspective et repoussent les limites du savoir. « Le souci (ou le courage) néologique », écrit-il à propos de Genette, « est ce qui fonde le plus directement ce que j'appellerai le grand romanesque critique » (*ibid.*, p. 146). On peut comprendre que le projet, à nouveau grandiose, c'est-à-dire inachevable, de la *Vita Nova*, participe intégralement à ce mouvement du romanesque critique capable de déplacer le savoir. Dans l'article du *Times*, Barthes écrivait : « Le rôle de la littérature est de représenter *activement* à l'institution scientifique ce qu'elle refuse, à savoir la souveraineté du langage » (OC, II, p. 1269 ; je souligne).



Cette troisième réponse dénoue d'elle-même la petite mise en scène dramatique que j'ai présentée pour exposer les rapports que Barthes a entretenus à l'égard des disciplines. Il ne me reste qu'à revenir sur le différend évoqué en ouverture à propos du caractère supposé « inclassable » de son œuvre. Je voudrais croire, au terme de cette représentation, que l'œuvre de Barthes, qui a eu une grande incidence sur le classement des disciplines, en ce qu'elle lui échapperait ou qu'elle y serait rangée de façon désinvolte, a eu un caractère *exemplaire*. Car cette œuvre ne s'est pas construite en dehors de l'institution, mais dans des marges propres à l'exception française. Elle a continûment cherché à jouer avec l'institution, sinon même, pour me prêter à un barthésianisme, à *jouer l'institution*, comme seul peut le faire un joker – allusion à ce passage de la *Leçon* dans lequel Barthes voudrait qu'on tienne la sémiologie, la sienne, pour un « joker du savoir d'aujourd'hui » (OC, V, p. 443).

LIRE : ... que l'œuvre de Barthes, loin de donner des marques d'esquive ou de désinvolture à l'égard du classement des disciplines, a eu un caractère exemplaire.

Bibliographie

- AFFERGAN, Francis & VALADE, Bernard (2006), « Discipline », in Mesure & Savidan (dir.), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF.
- ANGERMULLER, Johannes (2013), *Le champ de la théorie. Essor et déclin du structuralisme en France*, Paris, Hermann.
- BARTHES, Roland (2015), *Album*, Paris, Seuil.



ROLAND BARTHES : CONTINUITÉS

CHARLES, Michel (1981), «L'amour de la littérature»,
Poétique 47, p. 371-390.

FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris,
Gallimard.

LAKATOS, Imre ([1978] 1994), *Histoire et méthodologie des
sciences*, Paris, PUF.